

Antony Eberlé

L'inspecteur Nérrou enquête seul



Edilivre

Chapitre 1

Je m'habitue bien à ma situation dans cette petite ville de province où j'ai découvert les habitudes de certains, car je ne peux pas connaître tout le monde. Des bourgeois qui fréquentent certains salons, cachés derrière les lourds rideaux de velours qui laissent deviner des lumières filtrées tamisées, les jeunes que l'on trouve le soir aux abords du lycée, les petits groupes dans les cages d'escalier dans les petites cités sociales de la ville, et les cafés en très petit nombre qui reçoivent le peuple laborieux qui a besoin de certains contacts. On arrête des voyous pour vol, bagarre ou autre méfait, qui se dévoilent suite à des petites enquêtes parfois très rapides ayant les mêmes opérateurs. On retrouve les auteurs très vite sur le trottoir, les peines n'étant pas effectuées pleinement pour des raisons qui me dépassent. Ce n'est pas facile pour moi, car dans la petite délinquance je suis contraint d'arrêter des petits malfrats qui sont parfois beaucoup plus âgés que moi pour des méfaits qui

n'ont pas de grandes conséquences sur la continuité de la vie en général. Bien souvent, en ce moment, je patrouille avec des agents en uniforme, cela me dispense de sortir ma carte, car malgré ma corpulence sportive importante, mon visage infantile donne l'impression que je suis un plaisantin. Je passe pour un chef de patrouille, et cela favorise une sorte d'orgueil en moi. Alors qu'un soir nous sommes de sortie, nous appréhendons un groupe de jeunes un peu turbulents à cause d'excès de consommation d'alcool et de drogue. Une nuit de dégrisement leur fera un grand bien. Une fille est au milieu, elle est agressive, m'insulte, elle est nerveuse, nous manque de respect, se révolte. Ma décision est prise : elle ira en cage comme les autres, et un rapport sévère sera fait à son encontre.

Lorsque je reprends mon service, la cage est vide et je suis convoqué chez le patron.

– Savez-vous qui avez-vous coffré cette nuit ?

– Un groupe de jeunes qui faisaient du tapage nocturne sur la voie publique.

– Et qui était la fille qui était avec eux ?

– Je ne sais pas, elle était très excitée, elle m'a manqué de respect, je vais tout vous mettre dans mon rapport. Il était plus de vingt-deux heures, c'est donc un tapage nocturne sur la voie publique.

– Oui, je sais que c'était un groupe de jeunes, mais la fille est la fille du maire. Il est furieux contre vous, il considère que vous avez fait une grosse bavure.

Laissez tomber cette affaire. Je l'ai remise en liberté ainsi que ses copains, mais une nuit de détention ne lui fera pas de mal. Vous n'aurez pas de suites fâcheuses venant de ma part, mais soyez vigilant. Vous pouvez disposer.

– Pour quelle raison a-t-elle le pouvoir d'avoir un passe-droit ?

– Les hauts placés ont toujours un privilège et des pouvoirs pour se venger des gens qui les gênent. Cela ne lui fera pas de mal de passer une nuit dans la cage.

J'espère qu'elle ne va pas dire à son père que je l'ai un peu draguée. Le commissaire ne m'a pas parlé de petit fait, qui heureusement n'a pas eu de suite. L'approche des prévenues est interdite par le règlement.

En attendant, dans mes moments plus souples, je travaille avec mon chef sur une attaque à main armée qui a mal tourné et qui a laissé du monde sur le carreau : une affaire difficile, j'ai du mal à suivre, j'exécute les ordres, pour le moment l'affaire est compliquée et mon expérience ne me permet pas d'avancer des actions autres que la vérité évidente. Les suppositions que je peux émettre sont toujours contredites et irrationnelles par des évidences négatives flagrantes. Quelques vérifications d'alibis, des recoupements de temps, puis je partirai en vacances pour la première fois de ma carrière professionnelle. Je commence à connaître de plus en plus de monde, à me lier d'amitié avec les résidents, à me faire apprécier par des demoiselles, si l'on peut dire ainsi, conscientes

qu'une relation très rapprochée est nécessaire à une meilleure compréhension réciproque. Je laisse mon sac à la consigne de la gare avant de faire mes dernières heures. Mon téléphone portable confirme un moment de détente.

– Je te retrouve à vingt-deux heures ce soir au Balto, après avoir terminé ma tournée. C'est une des seules brasseries ouvertes à cette heure-ci.

– Pas de problème, mais je ne sais pas ce que je vais faire de ma soirée.

– Va au cinéma. Nous mangerons au Balto, je t'invite. Après, je partirai en vacances.

– Ah... Ouiiiii... D'accord.

Ce que je n'aime pas chez elle, comme chez beaucoup de femmes, ce sont ces cris qu'elle pousse pour n'importe quoi, et en avoir dans le téléphone n'est pas très agréable. Cri de joie, cri d'horreur, cri d'amour, elle en a pour toutes les situations, ce qui lui fait la voix plusieurs fois par jour.

Et voilà, ce n'est pas plus difficile d'emballer une fille. Je raccroche mon téléphone. Le Balto est un café brasserie, tabac, où l'on peut consommer des assiettes rapides et ainsi se restaurer pour un prix acceptable. Le Balto est le seul café qui est ouvert aussi tard, à part le Cheval blanc fréquenté par des gens plus riches. La vie nocturne dans les villes de province n'est pas d'un grand mouvement. Avec Charlotte, ma nouvelle conquête, nous faisons la fermeture dans un bruit de rangement de ménage assez désagréable, dans le bruit

du balai qui cogne les pieds des tables, les chaises que l'on déplace sans les lever, et ces bruits nous empêchent d'avoir une conversation sentimentale et chaleureuse comme il faut en avoir au sein de chaque couple. Cela a du bon d'être célibataire : un dernier verre dans ma tanière et pas la peine de raccompagner la demoiselle chez elle, nous passons aux choses sérieuses, les essais de confort de mon grand lit à deux places, essais de souplesse et de conservation de chaleur humaine qui permettent de connaître l'efficacité de la couette. Il y avait aussi un jugement objectif sur la douceur des oreillers. Ce qui n'est pas prévu, c'est l'essai de la sonnerie du téléphone avant de pouvoir établir les conclusions d'essais. La sonnerie du téléphone était exclue des ébats, mais elle s'impose en triomphatrice. C'est le brigadier de service qui vient interrompre ma concentration physique hautement constructive.

– Oui, Gérard à l'appareil. Que se passe-t-il ?

– Excusez-moi de vous déranger, mais je viens de recevoir un appel du Balto, il y a un mort dans la cour.

– Au Balto ? J'y étais tout à l'heure, il n'y avait rien.

– Je ne sais pas, c'est le patron qui m'a appelé.

– Avez-vous appelé le *boss* ?

– Non, pas encore.

– Alors faites-le, je vais sur place.

Je raccompagne ma partenaire. Elle n'est pas satisfaite de mes prestations de service, mais je lui fais la promesse d'une remise de peine rapide. Le Balto possède une cour en arrière-boutique qui l'été sert de terrasse où les fumeurs peuvent aisément enfumer les oiseaux perchés dans le grand arbre plus que centenaire. Ceux qui veulent aussi se mettre à l'écart pour téléphoner avec leur portable peuvent aller dans cet endroit clôturé. Cela évite les départs avec un oubli de règlement des consommations, grivoiseries involontaires mais fréquentes. Lorsque j'arrive sur les lieux, mon chef est déjà là, il est rigolo à voir, il ne s'est pas peigné en sortant du lit, on a même l'impression qu'il ne s'est pas réveillé. Si, pourtant, car il me fait remarquer ma tenue vestimentaire : j'ai enfilé mes vêtements sans soin particulier et je suis un peu débraillé.

– Qui a découvert le corps ?

– C'est moi, dit le patron du café. Après la fermeture, j'ai fait du rangement puis lorsque j'ai voulu aller dans mon pavillon qui est derrière, je l'ai vu étendu par terre tout plein de sang.

– Il était quelle heure ?

– J'ai fermé à vingt-trois heures, j'ai dû rester une demi-heure ou un peu plus pour ranger et mettre un peu d'ordre avant d'aller me coucher. Je n'ai pas regardé ma montre.

– Allons voir le corps.

J'ai encore du mal à regarder un cadavre. Une nausée me prend et je me précipite dans les toilettes pour rendre au restaurateur le repas pris un peu plus tôt.

– Qui y avait-il dans le bar à l'heure de la fermeture ?

– Il y avait le père Lucien avec le vieil André, ils buvaient un coup. Il y avait quatre jeunes du quartier des Boulets, et l'inspecteur avec une jeune fille qui vient de temps en temps.

Mon chef me regarde, un peu surpris, je me sens un peu gêné, je ne sais pas quoi lui dire. C'est à ce moment-là que le commissaire fait son entrée. Mon chef prend la parole.

– Nous avons un témoin de choix. Nérrou était là pendant le crime.

– Tu étais là à l'heure du crime, et tu n'as pas arrêté le coupable ?

– Je n'ai rien vu, je n'étais pas tout seul.

– Les coups de feu, cela fait du bruit.

– Il y avait des jeunes qui jouaient au flipper et au baby-foot, cela faisait beaucoup de bruit. À l'intérieur on perçoit moins bien les bruits.

– Tu étais avec qui ?

– Avec Charlotte Pinon, une nouvelle copine.

– Il faudra la convoquer au commissariat pour l'interroger.

– J'irai l'interroger chez elle.

- Ben voyons ! Et on paiera les galipettes en heures supplémentaires.

- Ah, je n'avais pas pensé à cela, mais c'est une bonne idée !

Il y a de plus en plus de monde : les journalistes que l'on commence à connaître, le médecin légiste, un représentant du procureur de la République, les photographes. Le patron du café est en train de doubler son chiffre d'affaires de la journée.

Le tueur n'a pas touché aux poches de la victime. Il a sur lui son portefeuille, il se nomme Pierre Decoute et a une assez grosse somme d'argent en liquide sur lui.

En laissant traîner mes ardeurs dans les yeux de Charlotte je n'ai rien vu, rien entendu : deux coups de revolver d'assez loin et un troisième à bout portant dans la tête. Les premières constatations sont formelles. Les observations bien notées, je rentre en passant chez ma belle qui refuse de me recevoir, les confidences entre l'oreiller et le souffle de plaisir que l'on aurait pu avoir n'auront pas lieu cette nuit. J'ai encore loupé le principal, les femmes sont compliquées, d'accord au début et réticentes après, on ne sait jamais ce qu'elles veulent, ce n'est jamais assez bien et on ne sait pas ce qui est bien et moche ou jugé inacceptable. Chacune a son objectif différent et pas en concordance avec une logique prévisible.

Chapitre 2

Je me réveille assez tard, ce n'est pas grave car d'après mes heures et les permanences que j'ai effectuées, j'ai plusieurs jours à récupérer. J'ai laissé mon sac à la consigne de la gare, il va falloir que j'aille le chercher. Arrivé à la gare, je me rends compte que j'ai laissé la clef de la consigne sur mon buffet à la maison. Tant pis, en présentant ma carte au préposé je vais récupérer mon bien.

– Police, pouvez-vous m'ouvrir cette consigne, s'il vous plaît ?

– Oui, monsieur, pas de problème.

L'employé m'ouvre la consigne demandée. Surprise : ce n'est pas mon bagage mais un autre que je ne connais pas, le mien est dans la consigne d'à côté. Je me suis trompé de numéro de consigne. Ce n'est pas grave, l'employé a une ouverture par l'arrière, et donc pas besoin de fracturer les conteneurs. Machinalement, j'ouvre ce sac qui n'est pas le mien et je reste stupéfié. Il est plein de billets de banque et sur les chèques de